

qui vient d'être dit, ne saurait être à nouveau qu'un symbole sublimé du père. Le symbolisme ne se soucie pas ici du genre grammatical, du moins en ce qui concerne l'allemand, car, dans la plupart des autres langues, le soleil est du genre masculin. Dans cette figuration qui reflète le couple parental, l'autre parent est représenté par la terre, qualifiée couramment de mère nourricière. L'analyse des fantasmes pathogènes chez les névrosés confirme bien souvent cette assertion. Je ne ferai qu'une seule allusion aux rapports qui relient ces fantasmes des névrosés aux mythes cosmiques. L'un de mes malades, qui avait perdu de bonne heure son père, cherchait à le retrouver dans tout ce qui, en la nature, est grand et sublime. Je compris, grâce à lui, que l'hymne nietschéen : *Avant le lever du soleil*, exprime sans doute la même nostalgie (1). Un autre de mes malades, atteint de névrose après la mort de son père, avait eu son premier accès d'angoisse et de vertige au moment où il bêchait le jardin en plein soleil. Il m'apporta de lui-même cette interprétation : il avait eu peur parce que son père le regardait pendant qu'il travaillait « sa mère avec un instrument tranchant ». Comme j'osai élever quelques objections, il rendit sa conception plus plausible en ajoutant que, déjà du vivant de son père, il l'avait comparé au soleil, bien qu'alors dans une intention satirique. Chaque fois qu'on lui demandait où son père passerait l'été, il répondait en citant les vers sonores du « Prologue au ciel » de *Faust* :

*Und seine vorgeschrieb'ne Reise  
Vollendet er mit Donnergang.*

(Et dans un sillage de tonnerres  
Il accomplit son voyage prescrit.)

Le père de ce malade, sur l'avis des médecins, allait en effet chaque année à Marienbad. Chez ce malade, l'attitude classique du garçon envers le père s'était manifestée en deux temps. Tant que son père avait vécu, rébellion totale et discorde ouverte; aussitôt après la mort du père, névrose basée sur une soumission servile et une obéissance après-coup à celui-ci.

(1) *Ainsi parlait Zarathoustra*, 3<sup>e</sup> partie. Nietzsche aussi perdit son père étant encore enfant.

Nous nous retrouvons donc, dans le cas de Schreber, sur le terrain familier du complexe paternel (1). Si la lutte contre Flechsig finit par se dévoiler, aux yeux de Schreber, comme étant un conflit avec Dieu, c'est que nous avons à traduire ce dernier combat par un conflit infantile avec le père, conflit dont les détails, à nous inconnus, ont déterminé le contenu du délire de Schreber. Rien ne manque ici du matériel que l'on découvre, grâce à l'analyse, dans d'autres cas du même genre; chacun des éléments est représenté par une allusion ou une autre. Dans ces événements infantiles, le père joue le rôle d'un trouble-fête qui empêche l'enfant de trouver la satisfaction qu'il recherche; cette satisfaction est le plus souvent autoérotique, bien que, plus tard, le plaisir autoérotique soit souvent remplacé dans l'imagination du sujet par une satisfaction un peu moins dénuée de gloire (2). Vers la période finale de son délire, la sexualité infantile célèbre chez Schreber un triomphe grandiose : la volupté devient « emplie de la crainte de Dieu », Dieu lui-même (le père) ne se lasse jamais de l'exiger de lui. La menace la plus redoutée que puisse faire le père : la castration, a elle-même fourni la matière du fantasme de désir de la transformation en femme, fantasme d'abord combattu, et ensuite accepté. L'allusion à un forfait que recouvre la formation substitutive *assassinat d'âme* y constitue une allusion plus que transparente. Il se trouve que l'infirmier en chef est identique à ce M. von W. qui habitait la même maison que les Schreber, et qui, d'après les voix, aurait faussement accusé Schreber de se livrer à l'onanisme (p. 108). Les voix disent, comme pour donner un fondement à la menace de castration : « On doit en effet vous représenter (3) comme vous livrant à des excès voluptueux » (p. 127). Il y a enfin le penser obsédant (p. 47) auquel le malade se soumet, parce qu'il suppose que, s'il cessait un seul instant de penser, Dieu croirait qu'il est devenu imbécile et se retirerait de lui. Ceci est la réaction même, qui nous est connue par ailleurs, à la menace ou à la crainte

(1) De même le « fantasme de désir féminin » chez Schreber n'est que l'une des formes classiques que revêt chez l'enfant ce complexe central.

(2) Cf. mes observations à ce sujet dans l'Analyse de l'« Homme aux rats », ici même.

(3) Les systèmes du « représenter et du noter », si on les rapproche des « âmes éprouvées » (ou qui ont passé leurs examens, *geprüft* en allemand), fait penser à des faits qui se seraient passés lors des années scolaires de Schreber.